

NOËL A LA C.E.L.

Un instant de joie est toujours à sa place. Ainsi en a-t-il été de notre belle veillée de Noël à la C.E.L. Nous aurions voulu filmer pour vous, chers camarades, notre si vaste salle illuminée de feux et de cordialité. Vous n'en aurez, hélas ! en écho qu'une image partielle et bien incomplète, voilée de rêve et d'imperfection et ces quelques lignes qui voudraient être la chanson joyeuse prolongeant la fête et la dispersant au vent de nos enthousiasmes toujours renaissants. Par l'effet d'originales improvisations, notre sapin étincelait ; les innombrables casiers de notre salle d'expédition avaient disparu sous les tentures chantantes de nos papiers C.E.L. et l'immense table immaculée encerclait de son intimité la corbeille radieuse de nos enfants, image de l'émouvante fonction qui est la nôtre, symbole de notre œuvre fraternelle et humaine. Il faudrait que je vous dise par quel miracle nos vieilles planches d'expédition, mal rabotées, s'étaient brusquement transformées en tables de réjouissances d'un éclat éblouissant, où les fleurs, les fruits, les gâteaux, les vins et les décors évoquaient à ces vastes dimensions les immenses perspectives d'un Véronèse et d'un Tintoret, où les détails d'un Jordaens répandaient ses ors féériques... Ce miracle, il était fait des mains de nos modestes employés, hommes et femmes, associés dans un anonyme concours et, dans la magie des cœurs offrants, la simple besogne prenait message d'Art, atteignait une grandeur bien émouvante.

Je ne m'attarderai pas à vous dépeindre la joie des enfants : tous les enfants du monde sont heureux de la même manière et tous sont embellis par nos dons les plus généreux et les plus désintéressés. Ce que je voudrais évoquer pour vous, ce sont les derniers virages de ce chemin escarpé côtoyant les précipices, qu'un pionnier audacieux mit un entêtement forcené à tailler à grands coups de serpe dans l'abrupte paroi des difficultés.

1945. C'était Pagès et l'effondrement commercial C.E.L., succédant avec une vitesse d'ouragan à ce premier départ qui suivait la Libération.

1946. C'était l'obligation de quitter Vence pour Cannes, point central nous donnant accès au grand trafic des routes et de la gare. Qu'est la C.E.L. à ce point névralgique ? Elle est surtout du négatif : Un immense garage aux quatre murs vides, une écurie désaffectée, telle est l'embryon C.E.L. pour lequel nous prenons contrat de location. Pas d'argent en caisse et il faut faire construire, aménager un minimum d'installation. Pas d'argent en caisse, et il faut stocker les marchandises de base. Pas d'argent en caisse, et il faut payer les employés qu'on va engager au petit bonheur de l'offre et de la demande. Un C.A. réticent s'effraye de telles perspec-

tives qui, dépassant la simple audace, frisent la témérité. Personnellement, je partage ses inquiétudes, d'autant plus que les calomnies les plus viles, qui tentent de jeter la suspicion sur Freinet, m'inclinent à une lassitude bien compréhensible. Freinet, lui, sera toujours le soldat du dernier carré : sans hésitation, il s'en va à la recherche des fonds, s'endette au-delà de toute prudence, appelle à lui les fraternels appuis, ceux, du moins, qui font de sa personnalité généreuse, le symbole de leur attachement à l'œuvre commune. Des constructions s'élèvent, des marchandises, fort péniblement, sont stockées, des employés sont au travail, mais pour ces réalités vitales quelle sécurité et quelle garantie ? « Aucune, disent les pessimistes, ou simplement les prudents. A bref délai, ce sera la faillite, à bref délai la C.E.L. aura vécu. » Et, de fait, tout s'ébranle dans une incertitude pathétique. Les bons matériaux nous sont chichement attribués, les déblocages sont d'une complication inouïe, les livraisons n'arrivent pas et, inévitablement, ces conditions économiques touchent pour nous au drame : les commandes s'entassent dans les cartons, les employés piétinent sur place et n'arrivent pas à apprendre un métier pour lequel ils n'ont pas les données nécessaires. On n'enseigne pas dans le vide. Il faut sans cesse harceler, morigéner et sans rendement. Les fonds rentrent au ralenti. La France entière semble tombée dans une espèce d'inconscience où les meilleurs même oublient leurs devoirs. Que faire ? Le C.A. hésitant ne couvre aucune entreprise qui, à ce stade, est forcément hasardeuse... Pour le capitaine du vaisseau aux voies d'eau multiples, les traites sans provision immédiate sont la règle de chaque début de mois.

Eh ! quoi ? rien que du négatif ?

— Non, dit le timonier, c'est sur le positif que j'escompte. Il ne sera pas dit qu'à une heure où le peuple fait un bond gigantesque en avant vers une plus grande compréhension sociale, il ne sera pas dit que ses éducateurs ne seront pas à la hauteur de l'histoire. »

Le chèque sans provision sonnante, c'est sur votre confiance, chers camarades, qu'il est tiré. C'est sur votre dévouement à l'enfant du peuple, c'est sur votre attachement à l'œuvre commune et c'est aussi sur cette vaste amitié qui vous unit à l'intrépide pionnier qui a pris la tête du peloton. Ces premiers versements de 300 frs pour la fonduse, c'est l'image de votre compréhension, c'est votre réponse aux appels de Freinet qui doit, coûte que coûte, faire passer la C.E.L. au stade de la production pour la rendre indépendante des firmes qui, trop souvent, la boycottent. Ces premiers 300 frs, c'est le premier palier vers la victoire.

1947 justifie un espoir renaissant : Arrive parmi nous, le silencieux et méthodique Pai-



La table des enfants est bien garnie

gnon, le spécialiste de la bricole et de la réparation qui, de la vieille ferraille, fait surgir pièce à pièce la machine neuve. Arrive parmi nous Ejea, instituteur espagnol, modeste entre les modestes, qui accepte pour nous aider de renier sa culture et de devenir l'homme-machine-à-calculer. Arrivé parmi nous, Menusan, symbole d'effacement et de conscience qui, très tôt, deviendra le spécialiste des transactions bancaires immédiates et qui, seul après Freinet, aura droit de signature sur des effets qui engagent sa responsabilité dans les cas graves. On improvise des machines outils qui déjà nous rendent producteurs. On improvise une comptabilité, on improvise les expédients de fin de mois et sur ces trois arches solides s'élance le train C.E.L.... Il roule à une allure vertigineuse pour appeler à lui, c'est une nécessité vitale, la grande masse des voyageurs sans bagage.. pédagogique. Il roule, il se remplit mais, fatalement, il dépasse ses possibilités. Une fondeuse en appelle une autre, un outillage doit se consolider, se renforcer, l'Institut pédagogique doit s'affirmer sans budget particulier. On recule jusqu'à l'extrême les échéances non passibles de sanctions immédiates, mais 1948 voit se lever la période tragique de la méfiance transactionnelle.

1948, l'année des faillites accélérées, pèse sur la C.E.L. d'un poids d'écrasement que

nous sentons venir jour après jour. Menusan peut-être, un jour, racontera les angoisses vécues dans cet espace étroit des 2 bureaux où, sans cesse, on se trouve en état d'alerte, épiant l'arrivée du petit télégraphiste, supputant les refus les moins catastrophiques, mesurant à la montre les heures d'ouverture des banques, car quelques minutes peuvent nous sauver du désastre... Le vélo de Menusan Menusan sur son vélo, fonçant de la C.E.L. à la banque, c'est l'enjeu, camarades, de la réalité C.E.L....

Le train va-t-il s'arrêter pour ne plus repartir ?

« Oui, arrêtez le train disent les ignorants des données économiques du moment. N'achetez plus de machines, ne faites plus d'approvisionnements, plus d'éditions... »... Comme s'il était possible d'arrêter le train, et d'espérer le voir continuer sa course...

Non, le train ne s'arrêtera pas en pleine course, faute de combustible, car le convoi incertain est malgré tout garanti par 30 années de travail et de lutte, par les perspectives d'un prolétariat ascendant dans la marche de l'histoire : Qui ne se souvient de l'appel pathétique de Freinet, quand le lancement des Coopérateurs d'Elite ne répondait pas ! Les vieux militants payent une fois encore de dévouement; les délégués départementaux se dépensent généreusement. Les emprunts personnels de Freinet continuent

et le train reprend sa marche. Une marche poussive, certes, haletante dans le chemin des incertitudes. Mais si le train repart, c'est aussi, camarades, qu'à l'intérieur de la Maison, les employés se sont haussés à une plus grande compréhension de votre œuvre. Non seulement les meilleurs ont appris leur métier, mais ils ont permis la réorganisation des services dans des conditions particulièrement pénibles et ils ont subi, dans les limites du plus grand renoncement, les retards de paye dans des cas parfois dramatiques. Les voilà aujourd'hui à la hauteur de nos travaux, dignes de nos espoirs les plus généraux. Là où 3 employés étaient nécessaires à l'enregistrement des chèques postaux, un seul assure le service et s'emploie par surcroît à seconder les autres. Une facturière en remplacera peu à peu 3. Une seule employée liquidera le flot des commandes, les réclamations, et la personne affectée aux mémoires et aux commandes de matériel, deviendra, par surcroît, dactylo pédagogique. Et ainsi il en est à l'expédition, dans les ateliers typographiques, à la bricole transformée désormais en atelier. Les engrenages mordent, la chaîne se consolide et les deux seules fichières vigilantes répondent à nos nombreux services.

« Et l'acier fut trempé ! »

Mais un acier qui a des pailles et qui, sans cesse, menace de rupture. On ne forge pas un acier de qualité en régime capitaliste. De lourdes incertitudes pèsent sur nos destins C.E.L. Incertitudes de la guerre et qui nous imposent des devoirs de vigilance accrue en faveur de la Paix. Incertitudes d'un système économique C.E.L. dépendant d'une dévaluation de plus en plus accélérée qui se traduit par une hausse des prix continue. Une orientation progressive vers l'économie de guerre à bref délai, nous rendra tributaires des déblocages et des tickets, dont déjà on nous entretient. Face à ces réalités qui se compliquent des lenteurs, des retards de paiements à longue échéance qu'impose la règle commerciale de nos relations avec mairies et libraires, des devoirs nouveaux nous incombent.

Certes, nous avons un outillage impressionnant et que nous serons encore obligés d'accroître en surface et en profondeur selon les lois rationnelles du trust. Certes, nous sommes propriétaires et sur ces bases réelles, des emprunts garantis vont nous permettre de faire monter l'édifice C.E.L. de nos rêves. Certes, nous avons nos éditions sorties à cadence régulière et qui, de plus en plus, gagnent la grande masse enseignante; nous avons nos spécialistes pédagogiques, nous avons devant nous les projets émouvants de « notre » Cinéma C.E.L. Mais toutes ces richesses dans notre société de capitalisme chancelant, elles sont garanties surtout, chers camarades, par votre compréhension.

Des formules nouvelles, mieux adaptées aux réalités économiques, doivent obligatoirement faire dépasser à notre organisme l'échelon coopératif primitif où chacun prend sans souci de réciprocité. Un organisme nouveau doit être créé à côté de l'ancien, plus mobile, plus dynamique, plus décisif dans ses actes et dans ses engagements. Nous arrivons à un stade de dépassement où seuls les audacieux auront place, où seuls ceux qui savent analyser les conjonctures économiques et sociales de cette moitié du XX^e siècle sauront devenir les acteurs de l'œuvre dense et pleine à laquelle 30 années de travail et de militantisme ont donné une manière de perennité.

Et parmi les innombrables bonnes volontés qui viennent à nous, parmi les compétences et les enthousiasmes, doit se lever l'organisateur nouveau susceptible de prendre la barre des mains du vieux timonnier appelé plus spécialement à sa vaste tâche de pédagogue. Une place est à prendre pour l'un de vous, pour l'homme modeste qui saura se mettre à l'école du plus anonyme de nos employés de la base, pour l'homme généreux qui viendra parmi nous non pour sa situation personnelle, mais pour militer de tout son cœur dans notre maison fraternelle. Une place est à prendre pour l'homme fort qui saura comprendre que le dernier venu est toujours celui qui a le plus à apprendre pour conquérir dans le travail franc des petites besognes, l'autorité véritable. Une place reste à prendre, place de longue initiation et large compréhension de ces vastes rouages que nous vous livrerons pas à pas, au fur et à mesure de votre aptitude et de votre mérite à en recevoir l'intelligente ordonnance. Une place est à prendre. Qui la prendra ?

Vous le voyez, chers camarades, toute joie est à sa place. Ce Noël joyeux de 1950 sera plus que tout autre, pour nous tous, éducateurs et employés, le messager de la bonne nouvelle, car il nous fera faire, une fois encore, un pas en avant dans l'histoire.

Elise Freinet.

BOUCHET Jean, instituteur, 20, rue Ambroise Paré, La-Ville-de-Bois (Seine-et-Oise), remercie vivement les camarades qui ont bien voulu lui apporter une aide appréciable dans la rédaction de ses projets de B.T. sur les *Repas*.

Mais, afin de compléter une B.T. sur les « *Repas à travers la France* » il demande instamment à tous les collègues susceptibles de lui fournir tous documents intéressants ce sujet (recettes de plats régionaux, coutumes locales lors de la confection ou de la consommation d'un plat, photographies, dessins, illustrations diverses, etc.), de les lui faire parvenir le plus rapidement possible.